

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Année 1936

N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

(Mention MEDECINE)

par

ROOZ Ladislas

Né à Farcasa (Roumanie) le 9 Avril 1906.

La démographie de la Roumanie

Président: M. Tanon, Professeur

IMPRIMERIE STUDIO

8, rue de Nesle

PARIS - VI •



Année 1936

N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

(Mention MÉDECINE)

par

ROOZ Ladislas

Né à Farcasa (Roumanie) le 9 Avril 1906.

La démographie de la Roumanie

Président : M. Tanon, Professeur

LE DOYEN. . . G. ROUSSY

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIÈRE
Physiologie	Léon BINET
Physique médicale	STROHL
Chimie médicale	DESGREZ
Bactériologie	Robert DEBRÉ
Parasitologie et histoire naturelle médicale ...	BRUMPT
Pathologie médicale et générale	BAUDOUIN
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU
Anatomie pathologique	ROUSSY
Histologie	CHAMPY
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU
Thérapeutique	HARVIER
Hygiène et médecine préventive	TANON
Médecine légale	BALTHAZARD
Histoire de la médecine et de la chirurgie ...	LAIGNEL-LAVASTINE
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER
Hydrologie thérapeutique et climatologie ...	Maurice VILLARET
Clinique médicale	LOEPER
	CARNOT
	CLERC
	Marcel LABBÉ
Hygiène et clinique de la première enfance ..	LEREBOULLET
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT
Cliniques des maladies du système nerveux ...	GUILLAIN
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE
	CUNÉO
Clinique chirurgicale	GOSSET
	GRÉGOIRE
	LENORMANT
Clinique ophtalmologique	TERRIEN
Clinique urologique	MARION
	BRINDEAU
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE
	JEANNIN
Clinique gynécologique	MOCQUOT
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie..	OMBRÉDANNE
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL
Clinique propédeutique	SERGENT
Clinique de la Tuberculose	BEZANCON
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU
	HOVELACQUE
Professeurs sans chaire	MULON
	VERNE
	OLIVIER

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

BÉNARD Henri..Pathologie médicale
 BERNARD EtiennePathologie médicale
 JUSTIN-BESANÇON Hydrologie.
 BOULINPathologie médicale
 BULLIARDHistologie
 CATHALAPathologie médicale
 CHEVALLIER ...Pathologie médicale
 DOGNONPhysique
 FEYUrologie
 GALLIARDParasitologie
 GASTINELBactériologie
 DE GAUDART D'ALLAINES Pathologie
 chirurgicale
 GAYETPhysiologie
 GIROUDHistologie
 HAGUENAUPathologie médicale
 HALPHENOto-rhino-laryngologie
 HAZARDPharmacologie
 HUGUENINAnatomie pathologique
 JOANNONHygiène
 LABBÉ (Henri)..Chimie biologique
 LACOMMEObstétrique
 LANTUÉJOUL ..Obstétrique

MM.

LAROCHE (Guy)Pathologie médicale
 LEMAIREPathologie expérimentale
 LEVEUFPathologie chirurgicale
 Mlle J. LÉVY ...Pharmacologie
 LÉVY-VALENSI Neurologie et
 psychiatrie
 MOREAUPathologie médicale
 MOULONGUET Pathologie chirurgicale
 MOUQUINPathologie médicale
 OBERLINGAnatomie pathologique
 PETIT-DUTAILLIS Pathologie
 chirurgicale
 PIÉDELIÈVRE ..Médecine légale
 PORTESObstétrique
 RICHETPhysiologie
 SANNIÉChimie biologique
 SÈNEQUEPathologie chirurgicale
 TROISIERPathologie expérimentale
 TURPINPathologie médicale
 VIGNESObstétrique
 WILMOTHPathologie chirurgicale

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

ALGLAVEPathologie chirurgicale
 BUSQUETPharmacologie
 CHAILLEY-BERT Physiologie

MM.

LEROUXAnatomie pathologique
 NEVEU-LEMAIRE Parasitologie

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM.		MM.	
ABRAMI		BASSET	
ALAJOUANINE ..		BROCO	
AUBERTIN		CADENAT	
BRULÉ		GATELLIER	Clinique chirurgicale
CHABROL		HEITZ-BOYER	
CHIRAY	Clinique médicale	MOURE	
DONZELOT		QUENU	
DUVOIR		SCHWARTZ	
LIAN		VELTER	
PASTEUR-VALLERY-			
RADOT			
SÈZARY			

MM.	
ECALLE	
GUÉNIOT	Clinique obstétricale
LE LORIER	
LÉVY-SOLAL	
METZGER	

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.	
CHAILLEY-BERT, agrégé ..	Éducation physique
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique
WEIL-HALLÉ	Puériculture
RUPPE	Stomatologie.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MEMOIRE DE MES PARENTS

Qui nous ont toujours donné l'exemple d'un labeur infatigable.

A MA CHERE HERMINIE DENYS

Dont l'amitié et le dévouement me sont si précieux.

A MES CHERS SŒURS ET FRERES

En reconnaissance des sacrifices qu'ils ont bien voulu consentir pour moi.

MEIS ET AMICIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR TANON

Professeur d'Hygiène à la Faculté de Médecine de Paris

Membre de l'Académie de Médecine

Qui nous a fait l'honneur d'accepter
la présidence de cette thèse. Hommage
et profond respect.

INTRODUCTION

Nous nous sommes proposé pour but, dans cet ouvrage, d'étudier la structure démographique de la Roumanie.

La démographie, selon Guillard Achille, créateur de cette science, est l'étude des collectivités humaines. (Voir son œuvre, éditée en 1855 : « Eléments de statistique humaine ou démographie comparée »). Son objet est de savoir de quels éléments un pays est constitué, comment ils vivent et comment ils se renouvellent.

Pour nos investigations, nous nous sommes servi du plus grand nombre de chiffres que nous avons pu trouver dans les statistiques à notre disposition. Malheureusement cela n'était pas toujours très facile, du fait que les sources auxquelles nous avons dû avoir recours n'étaient souvent pas toutes récentes.

Nous nous sommes tracé, dans ce modeste travail, une ligne d'une objectivité rigoureuse, que nous avons tâché de ne jamais dépasser.

Nous divisons cet ouvrage en deux parties :

La première, dans laquelle nous traitons des différentes nationalités qui vivent en Roumanie, de leur origine, de leur répartition ainsi que de leur importance numérique.

Dans la deuxième partie, après avoir énuméré les institutions médicales que possède la Roumanie, nous parlons des maladies en général et sociales en particulier.

Puisse cet ouvrage atteindre le but que nous nous sommes proposé, celui de faire connaître la structure démographique et sociale, si complexes, de la Roumanie ainsi que son état sanitaire, en voie d'amélioration.

C'est notre vœu.

PREMIERE PARTIE

CONSIDERATIONS GENERALES SUR LE PEUPLEMENT

La Roumanie comptait en 1935 18 millions d'habitants. Sa densité moyenne est de 64 au km² dans l'ancien royaume et de 53 en Transylvanie.

Ce chiffre était beaucoup plus faible au moyen âge et même au début du XIX^e siècle. Les plaines de Munténie avaient à peine 20 habitants au km² en 1860. La Bessarabie n'a que depuis peu de temps 65 au km². La Dobrogea a plus que triplé sa population, depuis son annexion à la Roumanie en 1878. Il y a eu un courant de colonisation pendant des siècles. Pendant les périodes troublées, les peuplades préféraient les steppes, les pâturages, les cultures temporaires aux plaines qu'elles ne se décidaient à cultiver que lorsqu'aucune calamité ne les menaçait.

Pendant le moyen âge même des souverains roumains faisaient volontiers appel à des étrangers : Allemands, Bulgares, Hongrois, car à cette époque l'idée nationale était très peu développée. Dans les pays à suzeraineté russe ou austro-hongroise, la colonisation a continué au XIX^e siècle, c'est-à-dire à l'époque où l'idée nationale commençait à s'éveiller, bien souvent, c'est vrai, au détriment des masses roumaines.

De tout ce qui précède, il ne faut pas s'étonner si la Roumanie possède une forte proportion de citoyens qui, par leur langue et par leurs mœurs et coutumes, forment une masse de 5 à 6 millions d'âmes environ et constituent ce qu'on appelle une minorité nationale.

Ces éléments sont très irrégulièrement répartis. Peu nombreux dans les anciennes principautés, qui ont assimilé la plupart des Bulgares et Serbes, établis dans les plaines valaques, des Hongrois attirés par les princes moldaves, et les Grecs, im-

migrés surtout sous les princes phanariotes : beaucoup plus répandus sur les territoires annexés après la guerre de 1914-18.

En définitive, les allogènes représentent au moins le tiers de la population.

Ce qui caractérise ces nouveaux territoires, c'est que si l'élément roumain domine nettement à la campagne, il ne forme jamais la majorité dans les villes.

LES MAGYARS

Leur nombre peut être estimé à 2 millions, si nous comptons les juifs de Transylvanie, qui se sont complètement assimilés la langue et la culture hongroise sous l'ancien régime. Ils représentent plus de 35 % de la population de Transylvanie et plus de 75 % de celle des villes dans cette région.

Sous l'ancien régime, les Magyars, administrateurs, commerçants, propriétaires et de professions libérales, constituaient le gros des masses citadines et par un processus déjà employé sous l'empire gréco-roumain, travaillaient à assimiler les éléments ruraux, attirés à la ville, sous la poussée des circonstances économiques et sociales. Il y avait cependant de forts noyaux de peuplement rural magyar.

Le plus compact est encore aujourd'hui celui des Sicules ou Szeklers (environ 400.000) établis vers les sources de l'Oltu et du Mures par les rois de Hongrie, pour garder la frontière de l'est. On y décèle un mélange de Coumans et de Magyars propres avec des éléments roumains magyarisés. Ce groupe a essaimé par les cols des Carpathes et formé en Moldavie un grand nombre de petites colonies, qui ont été assimilées depuis, sauf quelques villages bilingues dont les habitants sont connus sous le nom de « Ciangai » (environ 50.000). Il y a aussi un groupe de colonisation rurale, relativement ancienne, dans la Transylvanie occidentale : pays de Kalota, vallées du Mures et de l'Aries (environ 40.000), sans compter les villes en majorité magyares, comme : Cluji (Kolozsvár), Turda (Torda), Târgul-Mures (Maros-Vasarhely) etc. Plus à l'ouest enfin nous trouvons un peuplement magyar assez compact, encore qu'à la campagne ils soient mélangés à de forts groupes roumains, comme c'est le cas des départements : Arad, Satmar, Bihor etc. Même dans les endroits où ils n'étaient qu'une faible minorité, les Hongrois jouaient en Transylvanie un rôle important sous l'ancien régi-

me. La structure sociale du moyen âge en avait fait les propriétaires du sol pour la plupart. L'aristocratie terrienne jouissait de privilèges seigneuriaux et en abusait souvent au point de provoquer de nombreux soulèvements des serfs roumains excédés (voir l'insurrection mémorable de Hora et Closca au cours du XVI^e siècle) par l'oppression économique et sociale qu'ils ont dû subir. Les masses rurales hongroises ont eu beaucoup à souffrir par ces soulèvements, bien que victimes au même titre que les serfs roumains, de la rapacité des seigneurs terriens hongrois. Mais la haine a été savamment entretenue par la camarilla autrichienne. Selon un vieil adage, le mot d'ordre était : « Dividere ut regnare ». Cette haine a été également alimentée par la différence de religions, qui à cette époque jouait un rôle primordial. Les Hongrois étaient calvinistes ou catholiques, et les Roumains, orthodoxes ou « uniates ».

Aujourd'hui cette haine tend à disparaître.

LES ALLEMANDS

Leur nombre est d'environ 800.000. Nous en distinguons plusieurs groupes, selon leurs pays d'origine, dont ils étaient transplantés. D'abord les Saxons de Transylvanie.

Appelés comme mineurs dans le Bihor dès le XI^e siècle, comme colons agraires dans la région des deux Târnava (la petite et la grande), au XII^e ils viennent du pays Rhénan (Sauerland, Eifel, Luxembourg). Ils fondent de gros villages, presque des villes, qui se signalent par leur église fortifiée, gardienne de la civilisation occidentale, au milieu des Roumains, considérés comme « barbares ».

Andréas II, roi de Hongrie, leur concède la plaine de la Birsa (Burzenland), où ils fondent Kronstadt (Brasov), Hermannstadt (Sibiu), Karlsbourg, Elisabethstadt et même Klausenbourg (Cluji). Ils y organisent une vie urbaine et commerciale. Toutes ces villes restaient allemandes jusqu'à la fin du moyen âge et ce n'est qu'après, que des Hongrois s'y sont introduits. La proportion des Allemands dans la population rurale était sans doute aussi plus forte alors que maintenant. Mais la natalité de la population roumaine environnante et la tendance de la noblesse magyare, cherchant à accaparer les terres d'une part, et la pression exercée en Hongrie au XIX^e siècle sur les éléments non magyars d'autre part, font qu'aujourd'hui les éléments saxons à la campagne ne forment que des taches clairsemées. Leur

nombre atteint au plus 200.000 dans le sud, 30 à 40.000 au nord dans la région de Bistrita et le Maramures.

Un autre groupe germanique assez important s'est formé dans le Banat. Le nom de Schwabe qu'on lui donne indique aussi peu son origine exacte que celui de saxon appliquée aux Allemands de Transylvanie propre. Ce groupe est beaucoup plus récent. C'est au XVIII^e siècle seulement que les colons germaniques ont été installés par l'Autriche dans la fertile plaine que la menace constante des razzias turques avait fait désert. Ces colons sont originaires des pays rhénans, du Duché de Bade, de Lorraine, de Haute-Autriche, du Brandebourg, de la Prusse. Les terres leur étaient distribuées gratuitement et les gros villages réguliers se fondaient, cependant que des colonies minières remontaient les vallées de la montagne, où étaient signalés des gisements de fer, de cuivre et même d'argent. Ce courant a eu son maximum d'intensité vers 1780 et a duré jusqu'au XIX^e siècle. Dans la partie du Banat, revenue en 1919 à la Roumanie, l'élément germanique (Schwabes) représente 250.000 âmes. Là encore il est porté vers les villes et cependant le Schwabe est plus rural que le Saxon. Ses cultures soignées, son bétail bien tenu font sa réputation dans le Banat.

La Bucovine, devenue autrichienne au XVIII^e siècle, s'est peuplée d'Allemands à peu près en même temps que le Banat. Mais le pays ici était loin d'être désert, aussi les bandes des colonies ont dû se porter vers les montagnes. Les villes ont été bourrées de fonctionnaires, de commerçants, de gens de professions libérales et ont reçu une empreinte occidentale, qui frappe encore à Cernauti (Cernovitz). Les immigrants sont presque exclusivement venus d'Autriche ou de Bohême et leurs descendants sont aujourd'hui au nombre de 170.000, sans compter les juifs, dont nous parlerons dans un chapitre spécial.

La Bessarabie et la Dobrogea ont également reçu des colons allemands, dont les descendants sont au nombre de 80.000 à peu près. La plupart, établie dans le sud de la Bessarabie, après l'annexion de celle-ci par les Russes en 1812, sont venus de la Pologne et ont donné naissance à la souche qui s'est établie par la suite dans la Dobrogea du nord. Leurs grandes fermes, bien bâties, frappent par leur aspect d'aisance.

A ces éléments germaniques, on pourrait ajouter, pour être complet, ceux des villes de l'ancien royaume (Valachie-Moldavie), quoiqu'aujourd'hui assimilés pour la plupart et au nombre de 50 à 60.000.

LES SLAVES

(Bulgares, Ruthènes, Russes, Slovaques)

Les Slaves, dont le nombre dépasse un million, forment des groupes séparés, sans aucun lien politique et économique.

Les plus nombreux sont les Ruthènes, qui occupent en masse assez compacte la Bucovinie, le nord de la Bessarabie et en faible proportion le Maramures. Le peuplement slave de ce côté est relativement ancien, bien que renforcé par une immigration continue, depuis que la Bucovine est devenue autrichienne (fin du XVIII^e siècle) et la Bessarabie russe (1812). Les Ruthènes, au nombre de 500 à 600.000 dont 300.000 en Bucovine, sont des paysans pauvres, comme les Roumains, orthodoxes comme eux, et habitent des villages formés en grande partie de chaumières. Dans la Bessarabie centrale et méridionale, l'élément russe est, en majeure partie, d'origine récente. Il a donné aux villes les classes dirigeantes : noblesse et personnel administratif. Des villages de colonisation russe ont été fondés après l'annexion (1812), plus souvent au milieu de campagnes roumaines, que près d'anciens villages ukrainiens.

En Dobrogea, c'est une immigration spontanée, qui a implanté des villages russes de Lipovans, secte religieuse, traquée sous les tzars, la plupart fixés aux bouches du Danube comme pêcheurs, au nombre de 30.000. Au total, Russes et Ruthènes représentent une population de 760.000 âmes environ.

Les Bulgares représentent un contingent plus faible et beaucoup plus dispersé : environ 300.000, y compris le Quadrilatère du sud de la Dobrogea, annexé en 1913. Nous trouvons d'autres villages bulgares dans l'ancienne Valachie, la plupart bilingues, mais aujourd'hui presque entièrement assimilés. L'immigration de ces derniers dans l'ancien royaume est signalée depuis des siècles. Ils y sont venus pour s'occuper de jardinage et d'élevage aux abords des villes, surtout de Bucarest. C'étaient parfois les descendants des Roumains, qui avaient fui au sud du Danube la tyrannie des seigneurs. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui ils sont fondus dans la population roumaine. Les Bulgares de Bessarabie et de Dobrogea sont au contraire des colons venus des Balkans ou du sud de la Russie, qui ont gardé pour la plupart leur particularisme ethnique. Les 50.000 Bulgares du sud de la Bessarabie y ont été transplantés par les Russes, au cours de leur campagne contre les Turcs. Les Bulgares sont des cultivateurs.

Leurs terres sont aussi bien entretenues que celles des colons allemands.

On doit citer pour mémoire les 35.000 Polonais établis en Bucovine, les 60.000 Serbes, dont les villages sont entourés de campagnes allemandes et roumaines au Banat, et enfin les 30.000 Slovaques de la plaine qui s'étend au nord-ouest du Bihor.

LES JUIFS

Les Juifs sont les seuls éléments dont le nombre se soit accru constamment au cours du XIX^e siècle. Ils sont près de 650.000, dont plus d'un tiers en Bessarabie, un quart dans le nord-est de la Transylvanie, le reste exclusivement dans les grandes villes et particulièrement à Bucarest. Plusieurs grandes villes sont devenues de véritables conglomérats juifs.

Chisinau (Kichinew) en Bessarabie, devenue une grande ville de 200.000 âmes, est peuplée pour moitié de juifs, commerçants et petits artisans. En Moldavie Jasi, en Bucovine Cernauti (Cernoviltz) sont devenues aussi des villes à demi-juives. Toute la province de Maramures, dont le chef-lieu, Maramures-Sighet est presque exclusivement juif (80 %), est parsemée de localités juives, dont un grand nombre est habité par des agriculteurs juifs. La progression est sensible même dans les anciennes principautés, où les Israélites étaient 136.000 en 1870 et 270.000 à la fin du XIX^e siècle.

L'étude de la population juive de Roumanie nous amène à des constatations très intéressantes pour la démographie. Depuis environ 2000 ans, date approximative de leur exode, la race juive est soumise à un mouvement continu de va et vient à travers les différents pays du monde, au point que le mot « juif errant » est devenu proverbial. Cependant ces pérégrinations éternelles n'ont rien de mystérieux ni d'étrange. Elles étaient et sont la conséquence logique des lois économiques et sociales dont certaines puissances se sont de tout temps entourées, comme d'un fil de fer barbelé, contre ces éléments « indésirables ». La critique — pour ou contre — de ces mesures n'entre pas dans le cadre de notre étude. Nous pouvons cependant examiner les résultats auxquels ces lois ont abouti. Nous verrons alors que, tandis que dans les pays où les Juifs ont subi un traitement égalitaire au cours des XIX^e et XX^e siècles, ils se sont presque entièrement assimilés, adoptant la langue et la culture de leur pays respectif et gardant très peu de leurs coutumes (voir la

France, l'Allemagne, l'Italie, l'empire austro-hongrois etc.), les Juifs des pays aux tendances antisémites ont entièrement gardé leurs habitudes, ont conservé la langue « yiddisch », allant jusqu'à habiter dans des quartiers séparés qu'on nommait « ghetto ». (Voir l'empire russe, la Pologne, l'ancien royaume de Roumanie.) Ces conclusions d'intérêt général s'appliquent également au cas particulier que constitue la question juive de Roumanie. Les Juifs de Transylvanie, des Banaths, de Bucovine sont des éléments en grande majorité assimilés à la population de l'ancien empire austro-hongrois, dont ils étaient les sujets avant les Traités de Trianon et de Saint-Germain et parlent respectivement hongrois ou allemand. Par contre, les Juifs des anciennes principautés (Munténie, Moldavie) et de Bessarabie (victimes de nombreux pogroms au cours d'un siècle de domination tsariste) ont conservé leurs us et coutumes et parlent presque tous yiddisch, justement parce que privés jusqu'à ces derniers temps des droits dont jouissaient les autres citoyens.

ELEMENTS DIVERS

Ils sont en partie fondus dans la majorité roumaine et leur importance numérique diminue de plus en plus. Les Grecs ont été nombreux dans les principautés sous les Phanariotes, leurs descendants ne sont plus discernables, sauf en Dobrogea, où l'on en compte encore 10 à 15.000. Les Arméniens ne se distinguent guère plus que les Grecs. Les Turcs, qui formaient la majorité dans la Dobrogea septentrionale et centrale sous la domination ottomane, n'y sont plus aujourd'hui, que 36.000, y compris les Tartares, qui ont à peu près complètement disparu. L'élément turc est plus fort dans la Dobrogea méridionale, environ 15.000 âmes. Les Tziganes étaient estimés à plus de 200.000 au moment de l'union des principautés. Les sédentaires sont fondus dans la population roumaine. Les nomades ne sont pas plus nombreux que dans le reste de l'Europe Centrale.

LA NATIONALITE ROUMAINE

En présence de nombreux éléments étrangers, la nationalité roumaine montre une vitalité fort marquée, en dépit d'une culture encore inférieure à celle de certains groupes allogènes.

Cette vitalité, à l'instar de la race juive, a été soumise à de nombreuses épreuves au cours des siècles. Pour apprécier la vi-

gueur de la souche roumaine, examinons sommairement l'accroissement de la population de l'ancien royaume, sur lequel nous avons des renseignements exacts, depuis 80 ans. Nous y reviendrons avec plus de détails dans un autre chapitre.

Le nombre des habitants a plus que doublé pendant cet intervalle, passant de 3.917.000 en 1850 à 6.966.000 en 1910 et 8.757.000 en 1930. Le mouvement s'est accéléré à partir de 1890, quand les variations de la mortalité — presque égale à la naissance, jusqu'alors — se sont amorties.

Dans la nouvelle Roumanie, les provinces les plus purement roumaines sont celles qui continuent à montrer le plus fort accroissement naturel. Les naissances représentent en effet 40 ‰ dans l'ancien royaume, contre 32 en Bucovinie et 27 en Transylvanie. Les excédents sont, respectivement, de : 16 ‰, 11 et 6.

A travers ces chiffres, nous devinons un groupe humain, remarquable par sa vitalité, conservée pendant des siècles d'existence souvent misérable. Il a fallu qu'il fût en état de faire face à des dangers, soit dans les provinces, soumises à la domination étrangère, soit même dans ces principautés danubiennes, où les guerres et l'administration la plus détestable ont sévi jusqu'au XIX^e siècle.

Quelle que soit l'origine des Roumains — qui a toujours été controversée — habitant la Roumanie actuelle, ils ont, sur presque toute l'étendue de ce territoire, maintenu leur individualité au contact des groupes hostiles, absorbé et assimilé les éléments les plus variés. Ils présentent certainement un mélange très complexe, où l'analyse anthropologique pourra découvrir des apports ethniques d'origine méditerranéenne, dinarique, nordique et même asiatique.

Deux choses paraissent avoir préservé leur individualité dans les temps troublés du moyen âge : une fidélité inébranlable au parler latin, apporté par la colonisation romaine sur le Danube, une mobilité stupéfiante, en rapport avec la vie pastorale, qui permettait le repliement dans les montagnes ou la descente vers la plaine, suivant les conditions politiques ou économiques.

Ainsi ont-ils pu échapper à l'anéantissement par la tempête des invasions dont les vagues ont continué si longtemps à déferler sur les plaines danubiennes et reprendre possession du sol, dès que l'occasion se présentait, en absorbant ce que le hasard y avait laissé d'éléments plus ou moins exotiques.

L'histoire trouve sur l'ancien territoire de la Thrace — ou Dace — établis depuis très longtemps et bien enracinés, les

Thraces, d'origine arienne, qui étaient un peuple d'une vitalité extraordinaire. Ils forment la première couche ethnique, fondamentale, dans la constitution du peuple roumain. Sur ce tronc d'origine thrace ont été greffées plus tard les branches romaines, constituant des éléments de colonisation, capables de produire une œuvre importante de reconstruction et de transformation.

Il a résulté de ce greffage, par un processus historique qui a duré plusieurs siècles, le peuple roumain, perpétuant ainsi la fusion des deux peuples, les Thraces et les Romains, représentant deux mondes différentes, les premiers : l'Orient ; et les seconds : l'Occident.

Mais les masses roumaines ne comprennent pas seulement les descendants des Daces et des colons, que Rome avait amenés de tous les coins du monde méditerranéen, mais des éléments slaves, apportés par la grande migration du Nord vers les Balkans aux V^e et VI^e siècles de notre ère, renforcés à plusieurs reprises, soit par les transplantations de prisonniers au cours des guerres des princes de Moldavie avec la Pologne, soit par le flux et le reflux des paysans établis sur les deux rives du Danube, soit par les arrivages de Bulgares jardiniers.

Ils ont contribué, eux aussi, avec quelques notes spécifiques, sinon à l'enrichissement du moins à la variation de sa culture et de sa vie spirituelle. A l'idéalisme des Thraces, au bon sens pratique des Romains est venu s'ajouter le mysticisme d'origine slave. Le peuple roumain présente donc un mélange des différentes qualités de race dont les principaux éléments constitutifs sont les trois traits indiqués ci-dessus et auxquels s'ajouteront plus tard de faibles influences passagères, dues aux éléments turaniens et germaniques, datant de la période des invasions (Goths et Gépides) et probablement même des éléments mongoloïdes, restes des Coumanes ou Tartares, qui ont, pendant près de deux siècles, été les maîtres de la Munténie et de la Moldavie méridionale et des steppes voisines du Danube et de la Mer Noire. Retenons encore les éléments grecs anciens et d'autres datant du régime phanariote, enfin des Arméniens, jusqu'à des Tziganes.

Les historiens et les ethnographes ont attaché de l'importance, tantôt à l'un, tantôt à l'autre des éléments constitutifs de ce peuple. Il y en a de nombreux qui ont voulu reconnaître dans leurs descendants, les fils directs et exclusifs des colons romains ; d'autres les ont considérés comme étant plutôt apparentés aux

Slaves et ces derniers temps on commence à se diriger vers l'élément fondamental, vers les Thraces.

C'est ainsi qu'Eugène Pittard, de l'Université de Genève, exprime dans son ouvrage : « Les Races et l'Histoire », l'opinion que l'image actuelle du peuple roumain est probablement l'image même de la population daco-gétique. Il ajoute en outre : « Dans les types actuels des Roumains, les armées de Rome n'ont laissé au peuple conquis que la langue. »

A quelle race ou à combien de races ont appartenu les légions, qui envahirent le territoire des Daces ? Selon l'histoire : à plusieurs. Combien de Latins, de vrais Latins, originaires du Latium, se trouvèrent dans les armées de Rome, parties pour la conquête des Daces ? Autant de questions, auxquelles il est difficile de répondre. Ce qui est certain, c'est que les conquérants donnèrent la langue latine, l'administration latine à la Roumanie.

Le peuple roumain n'a pas seulement gardé, dans certaines contrées, l'aspect extérieur des Daces, figurant sur la colonne de Trajanus, mais aussi certaines qualités anthropologiques anciennes dont la perpétuité et la continuité à travers les siècles sont une preuve éclatante de sa ténacité peu commune.

L'historien Alberth Wirth affirme que les Roumains sont la race la plus tenace du globe (« Die Romänen sind die Zäheste Rasse des Erde »). Armé de telles qualités, le peuple roumain a pu, à travers les époques les plus critiques, échapper sain et sauf, à tous les périls qui l'ont menacé. Son nombre croît de siècle en siècle, quoique son organisation sanitaire soit restée à l'état primitif des temps patriarcaux, jusqu'à peu près de nos jours. Et cependant dans le territoire de la Roumanie réunifiée, l'existence des plus anciens hôpitaux est attestée, vers la fin du XIII^e siècle en Transylvanie : à Sibiu en 1292 et à Bistrita en 1295. Il est vrai qu'il ne peut être question dans ces temps reculés de l'histoire, d'établissements organisés, mais seulement d'abris d'occasion.

Nous venons donc de voir la diversité des éléments qui ont contribué à la formation du peuple roumain.

Voyons maintenant à quel point le type originel roumain a pu se maintenir intact.

C'est dans les campagnes qu'on perçoit le moins l'hétérogénéité, quoique des types physiques tranchant sur la moyenne par la taille, la forme du crâne et de la face apparaissent parfois ; dans les villes au contraire, comme dans toutes les parties

de l'Europe centrale, touchant à l'Orient, non seulement la prépondérance de l'élément national est moins marquée, mais l'hétérogénéité des masses qui la forment est plus évidente. La faible proportion de la population urbaine est d'ailleurs à noter, à peine un cinquième pour l'ensemble de la Roumanie actuelle, 14 % seulement pour la Bessarabie, 22 % pour la Bucovinie, 25 % pour la Transylvanie. Les villes ne s'accroissent guère que par immigration, car leur natalité en baisse continue depuis le début du XX^e siècle se rapproche de celle des centres de l'Europe centrale. Ce sont les masses rurales qui donnent à la nationalité roumaine toute sa force. Ce sont elles dont l'afflux vers les villes est utilisé comme moyen d'assimilation des éléments étrangers. Mais la situation est loin d'être la même dans l'ancien royaume et dans les provinces récemment réunies, qui ont vécu sous l'administration autrichienne, comme la Bucovine, hongroise comme la Transylvanie, ou russe comme la Bessarabie.

Ce fait a produit une orientation opposée des grands groupes roumains. D'une part celui du sud près du Danube, soumis à l'influence byzantine dans sa civilisation et arrêté dans son essor par la conquête turque. D'autre part, celui de Transylvanie et de Bucovine vivant dans l'orbite de l'empire austro-hongrois, pris dans le courant de la civilisation occidentale, sous l'égide du germanisme.

Il s'ensuit que la mentalité du Roumain de Transylvanie s'oppose souvent à celle de l'ancien royaume, phénomène dû à la différence de structure sociale et politique sous laquelle ces deux éléments ont vécu auparavant. Il y a un autre fait à noter, c'est que si l'émancipation nationale et culturelle des Roumains des territoires annexés a été accomplie, leur émancipation sociale et économique laisse beaucoup à désirer, ajoutant encore une note à cette animosité que nous soulignons plus haut.

Malgré des différences de tempéraments très marquées, espérons que le temps et une meilleure compréhension des intérêts collectifs effaceront cette animosité entre frères d'une part et Roumains et nationalités allogènes d'autre part, permettant l'institution d'une vie heureuse et harmonieuse.

DEUXIEME PARTIE

LA VITALITE DU PEUPLE ROUMAIN

Avant la guerre, l'organisation sanitaire de la Roumanie montrait déjà un mouvement ascendant, grâce à ses nombreux hôpitaux ruraux, bien qu'insuffisants, ses dispensaires et infirmeries destinés exclusivement à l'isolement des malades contagieux. Cette organisation a pris un essor considérable depuis la guerre, trouvant un appui précieux dans les Facultés de Médecine de Bucarest, Jasi et Cluji (Transylvanie), ainsi que dans l'Institut de Sérums et Vaccins « Professeur D^r Cantacuzino » de la capitale.

Pendant la guerre mondiale, la Roumanie a perdu près d'un million d'habitants par suite des maladies contagieuses importées surtout par les armées tsaristes, dont l'organisation sanitaire était défectueuse.

Cependant, le peuple roumain comble rapidement les pertes subies, grâce à sa vitalité prodigieuse, qui se manifeste par une grande natalité, bien connue dans l'histoire. Le nombre des naissances croît chaque année, non seulement en chiffres absolus, mais aussi comme coefficient. Malgré les grandes épidémies et l'indigence énorme qui suivirent la guerre mondiale, la Roumanie fournit un excédent continu de sa population. La statistique démographique nous montre des excédents dans toutes les provinces.

Voici un tableau, exposant le mouvement de la population depuis la guerre.

<i>Provinces</i>	<i>Années</i>	<i>Différence entre naissances et morts, un plus de</i>	<i>Proportion par mille habitants</i>
Ancien Royaume	1919	24.740	3,4
	1922	129.346	17,7
	1924	135.709	19
	1931	130.945	18,3
	1932	160.898	22,1
	1933	149.600	20,5
Béssarabie	1919	13.067	5,1
	1922	44.504	17
	1924	46.474	18,1
	1931	44.352	17,3
	1932	46.491	18,1
	1933	49.907	19,5
Bucovine	1920	5.142	6,3
	1922	8.920	10,9
	1924	10.258	12,5
	1931	9.887	12,1
	1932	9.946	12,2
	1933	10.082	12,3
Transylvanie	1920	46.568	9,1
	1922	55.618	11
	1924	47.224	9,2
	1931	34.855	6,8
	1932	33.694	6,6
	1933	30.433	5,9

La Roumanie, par sa natalité, est à la tête des pays européens (sauf l'U.R.S.S.).

Voici une statistique des naissances et des excédents pendant dix années.

<i>Ancien Royaume</i>			
<i>Années</i>	<i>Total des naissances</i>	<i>Coefficient par 1000 hab.</i>	<i>Excéd. par 1.000 hab.</i>
1901	240.703	39,4	13,3
1905	248.145	38,3	15,1
1909	282.342	41,1	13,7
1913	399.625	42,1	16
1919	325.562	22,9	2,3
Moyenne	299.277	36,7	12,08

<i>Roumanie d'après-guerre</i>			
1921	620.460	38,1	15,1
1924	623.580	36,6	14,1
1931	607.130	33,6	12,6
1932	662.049	36,6	14,5
1933	597.621	33,1	13,8
Moyenne	622.168	35,6	14,02

SUPERFICIE ET POPULATION DE LA ROUMANIE NOUVELLE

La superficie territoriale de la Roumanie nouvelle est de 294.244 km², peuplée à présent d'environ 18 millions d'habitants. Une des caractéristiques de cette population est que 82 % vivent dans les communes rurales et le reste seulement dans les grandes et petites villes.

La densité de la population est de 56 par km². D'après la nationalité, les statistiques montrent que les habitants de la Roumanie sont en grande majorité d'origine roumaine, ils forment presque les trois quarts de la population totale.

<i>Nationalité d'origine</i>	<i>Pourcentage</i>
Roumains	70,2
Maghiars (Hongrois)	11
Allemands	4,5
Russes	3,3
Bulgares	1,5
Juifs	5
Autres nationalités (Grecs, Arméniens, Turcs, Tartares, Serbes, Italiens, etc.)	4,5
Total	100,0

ORGANISATION SANITAIRE DE LA ROUMANIE

Le service sanitaire se compose de deux éléments : 1° le service central et 2° le service périphérique.

1° Le service central comprend les directions suivantes :

1. La direction générale sanitaire.
2. La direction de l'assistance sociale.
3. L'office national I.O.V. (invalides, orphelins, veuves de guerre).
4. La caisse de la santé, qui s'occupe des œuvres sanitaires d'édilité.
5. Le service de la statistique.
6. Le service de la comptabilité.
7. Le service du contentieux.
8. Le service de l'économat.
9. Le service technique.
10. Le service du personnel.

2° Le service périphérique ou extérieur est divisé en deux grandes branches :

1. L'assistance sanitaire, qui est assurée par des médecins hygiénistes, fonctionnaires de l'Etat, autorisés à prendre les mesures pour la prévention.
2. L'assistance hospitalière.

Nous ne nous arrêtons pas à ces différents services, pour ne parler que de ce dernier.

L'ASSISTANCE HOSPITALIERE

Historique. — Les vieux actes et documents datant de la fin du XIII^e siècle, parlent des hôpitaux de Bistrita, comme des plus anciens établissements fondés sous la protection de l'Eglise.

Dans cette époque lointaine (1295), les documents parlent encore des hôpitaux de Brasov, Sibiu, Râsnov, Turda, etc. Bistrita semble avoir été un centre de culture médicale, car très souvent les princes régnants dans les principautés roumaines, ayant besoin de médecins, les faisaient venir de cette ville. C'est ainsi que Mihai Viteazul (Michel le Brave) fait venir de Bistrita en 1589 le docteur Muraldi et en 1556, Alexandru Lapusneanu étant malade fait venir pour le soigner un médecin de Bistrita. La princesse Hélène, épouse de Mathieu Bassarab, envoie chercher un médecin à Sibiu pour soigner la blessure reçue par le prince dans la bataille de Finta. Les hôpitaux ont été fondés en Rou-

manie par les anciens princes régnants et d'autres membres de l'aristocratie roumaine, ainsi que par différentes personnes riches, qui leur ont légué leur fortune. Le plus ancien hôpital de Roumanie est l'hôpital de Saint-Mitre, fondé en 1524 par le prince régnant Jean Vladislav. Après cette date l'on ne trouve plus d'indications précises sur les hôpitaux, jusqu'à l'année 1695, lorsqu'a été fondé par Michel Cantacuzène l'hôpital Coltea de Bucarest, près du monastère qui porte le même nom.

En Valachie ainsi qu'en Moldavie, les hôpitaux étaient administrés par des conseils, nommés curatelles. Au XVII^e siècle a été nommée en Valachie la curatelle du monastère Coltea (1695) et celle du monastère de Pantélimou (1735). Le prince régnant Alexandre Mavrocordat a fondé en 1785 la curatelle de l'hôpital Saint-Spiridon de Jasi. En 1838, le prince Brancovan a fondé l'hôpital Brancoveanu. En 1813 a été fondé par souscription publique, l'hôpital « Philanthropie ». En 1832, ces deux curatelles forment en s'unissant une « Ephorie » des hôpitaux. A partir de cette date les Ephories des hôpitaux ont continué à fonder des hôpitaux non seulement à Bucarest, mais dans d'autres localités de la Valachie. La curatelle de Saint-Spiridon de Jasi a fondé elle aussi plusieurs hôpitaux en Moldavie de sorte qu'au commencement du XIX^e siècle l'on voit fonctionner des hôpitaux bien organisés, à Bucarest, Jasi, à Roman, à Focșani, Craiova et dans le département de Buzău. En 1881 fut promulguée la loi pour l'installation d'hôpitaux ruraux et au mois de décembre de la même année furent ouverts quatre de ces hôpitaux, installés dans les locaux des anciens monastères, notamment dans les départements de Buzău, Râmnicul-Vâlcea, Suceava et Tutova. Ces hôpitaux ont été construits selon deux types : l'un grand, l'autre plus petit. Tous possèdent des pavillons d'isolement pour les maladies contagieuses. A présent, tous les hôpitaux fonctionnent plus ou moins conformément au règlement unique des hôpitaux de la Roumanie nouvelle. Dans le budget de 1926 il a été inscrit au total 332 hôpitaux, comprenant 18.900 lits.

L'organisation sanitaire de l'armée en temps de paix

Les institutions et les établissements sanitaires, qui servent à donner les soins nécessaires aux malades, sont : l'hôpital militaire Regina Elisabeta à Bucarest, les hôpitaux militaires des autres garnisons de première, de seconde et de troisième catégories. Six hôpitaux de première catégorie (Craiova, Galati, Jasi,

Constanza, Sibiu et Cluj), ayant chacun cinq services : un service de clinique médicale, un service de chirurgie, d'ophtalmologie, d'oto-rhino-dermatologie et enfin de maladies contagieuses. Hôpitaux de deuxième catégorie contenant chacun deux services : à Chisinau, Cernauti, Turnu-Severiu, Târgoviste, Buzau et Focsani. Enfin hôpitaux de troisième catégorie, avec un seul service mixte à : Ploesti, Bacau, Bârlad, Soroca. Nous pouvons énumérer encore les hôpitaux spéciaux pour yeux, au nombre de cinq, les centres et sanatorias pour bacillaires, les services de radio, etc.

L'organisation médicale des assurances sociales

Cet organisme était à l'état rudimentaire avant la guerre et ce n'est que depuis qu'il a fait quelques progrès, bien qu'il fonctionne encore aujourd'hui très mal, du fait que les prescriptions de la loi, garantissant une certaine aide aux assujettis des assurances sociales, restent souvent lettre morte.

Sont obligés de s'assurer contre la maladie, l'invalidité et les accidents de travail :

a) Tous les artisans, ouvriers, apprentis et toutes autres personnes occupées dans le commerce, industrie et qui sont rémunérées sous forme de salaire.

b) Les apprentis sans salaires.

c) Les petits patrons, qui n'ont pas d'ouvriers à leur service.

d) Les salariés des mines, forêts, carrières, etc.

e) Les petits agriculteurs, les petits fermiers peuvent être admis facultativement, si leur revenu ne dépasse pas une certaine somme, fixée par le conseil supérieur des assurances sociales.

Les salariés étrangers sont soumis aux mêmes obligations et jouissent des mêmes droits.

La loi prévoit comme prestations normales :

a) Des consultations par les médecins de la Centrale d'assurance, dans les dispensaires ou à domicile.

b) Traitement médico-chirurgical dans les hôpitaux ou sanas, pour la personne assurée seulement.

c) Médicaments, pansements gratuits pour l'assuré, sa femme et ses enfants.

d) Dans la limite des possibilités, le traitement balnéaire pour l'assuré en cas de nécessité absolue. Evidemment cela est exceptionnel.

En dehors des soins énumérés ci-dessus, le patient a droit, pour le temps où il se trouve dans l'impossibilité absolue de tra-

vailler, à une aide pécuniaire de 60 % de son salaire s'il est marié, ou 40 % s'il est célibataire.

Les femmes en couches, qui ont contribué à une des caisses d'assurance pendant au moins 26 semaines ont droit aux : médecin, accoucheuse, soins chirurgicaux, médicaments, pansements et allocation pécuniaire, suivant la catégorie de cotisation.

Les assurés en état d'invalidité permanente à la suite d'une maladie et qui ont contribué au fonds de la caisse des pensions, ont droit à la pension, sans condition d'âge.

Le libre choix du médecin n'existe pas en Roumanie. Dans les grandes villes, les assurés sont répartis en plusieurs secteurs, suivant leur domicile.

La lutte contre les épidémies en Roumanie

Avant la guerre on ne connaissait en Roumanie que les épidémies suivantes : la scarlatine, la fièvre typhoïde, la diphtérie, la coqueluche et la rougeole. La guerre de 1916-1918 a introduit dans le pays le typhus exanthématique, la fièvre récurrente et la variole, qui est réapparue sous une forme épidémique. Cette dernière maladie avait disparu depuis longtemps, grâce aux vaccinations antivarioliques obligatoires.

Après la guerre, en 1919, la mortalité par suite de maladies épidémiques (spécialement le typhus exanthématique et la fièvre récurrente) prend un caractère très grave à cause de la misère et de la famine, et surtout à cause de l'impossibilité d'appliquer des mesures d'hygiène. Les cadres sanitaires du pays, tant civils que militaires, ont eu à supporter une lutte des plus difficiles. Trois cents soixante-cinq médecins sont tombés victimes de leur devoir. La lutte prophylactique est conduite actuellement, comme du reste avant la guerre, par une organisation sanitaire spéciale (médecins sanitaires rétribués par l'État, secondés par des agents sanitaires formés par des écoles spéciales).

La loi sanitaire prévoit la déclaration obligatoire pour les maladies contagieuses et l'isolement des malades contagieux dans les hôpitaux et infirmeries. Grâce à cette organisation sanitaire, la propagation des grandes épidémies asiatiques (le choléra, le typhus) dans l'Europe Centrale a été jugulée. A l'arrêt de cette propagation ont grandement contribué des mesures comme l'isolement des malades, la désinfection des personnes et des objets et les vaccinations obligatoires.

Pour empêcher que ces maladies ne se répandent au delà des

frontières, l'organisation sanitaire du pays a prévu un certain nombre de mesures, dans la constitution d'un service de police sanitaire, maritime et fluviale, qui veille dans les ports à l'application des mesures de désinfection et dératissage et à la mise en quarantaine des personnes suspectes d'être porteuses de germes. Ces postes de police sont au nombre de deux, l'un à Constantza (Mer Noire) et l'autre à Souline (à l'embouchure du Danube).

La campagne contre les maladies sociales en Roumanie

La vie rurale du peuple roumain jusqu'il y a cent ans d'une part, le manque de centres industriels et de grandes villes d'autre part, ont fait que la plupart des maladies, dites médico-sociales, soient restées inconnues, jusqu'il y a très peu de temps.

La Bacillose et la Syphilis étaient pour ainsi dire introuvables et même l'éthylisme, en dépit de la culture intense des pruniers, était fort peu étendu.

Les seules maladies au caractère social étaient le paludisme et la pelagie.

Plus tard, avec l'essor de la vie urbaine, avec la création de nombreuses usines et surtout avec l'introduction du service militaire obligatoire, la tuberculose, la syphilis et la conjonctivite granuleuse se sont répandues dans la population. C'est surtout la partie laborieuse du peuple qui leur a payé un lourd tribut. Les mauvaises conditions socialo-économiques et hygiéniques des paysans roumains, en dépit de leur émancipation ethnique, contribuent au développement de la pelagie.

La tuberculose

Les premières données statistiques, concernant cette maladie, datent de 1893. Nous savons ainsi que pendant l'année 1897, les médecins de l'Etat ont soigné dans les hôpitaux civils et militaires de l'ancien royaume et à domicile au total 12.385 malades bacillaires. La même année on enregistre 2.905 décès par suite de la tuberculose (à l'exception des communes rurales, dont les chiffres nous font défaut). Après la guerre mondiale, le nombre des tuberculeux s'accroît sans cesse, la maladie s'infiltrant dans les villages.

Le nombre des tuberculeux soignés par les médecins sanitai-

res (médecins officiels des arrondissements ruraux et urbains) est exposé dans le tableau suivant :

Provinces	1923	1924	1933	1934
Ancien royaume	6.966	7.856	15.348	19.268
Transylvanie	3.878	3.158	4.741	4.475
Béssarabie	1.111	876	5.671	5.721
Bucovine	1.452	1.240	1.464	1.812
Totaux	13.407	13.134	27.184	31.276

Le tableau ci-dessus nous montre clairement que le nombre des tuberculeux va en augmentant d'année en année.

C'est qu'en effet le budget du département de la Santé est tellement dérisoire, qu'il est insuffisant pour que ce terrible fléau soit combattu d'une façon efficace. Il est aussi évident que là où la sauvegarde de la santé publique est en grande partie fonction de l'initiative privée, celle-la devra en souffrir beaucoup par la suite. Voici quelques-unes des sociétés qui doivent leur existence à l'initiative privée :

- 1° La Société pour la prophylaxie de la tuberculose ;
- 2° La Société pour la lutte contre la tuberculose infantile ;
- 3° La Société pour l'isolement de la tuberculose et l'assistance des tuberculeux sans moyens.

L'Etat contribue, de son côté, avec quelques millions qu'il fait allouer spécialement pour la lutte contre la Bacillose.

C'est ainsi qu'ont été inscrits dans les budgets suivants, les sommes de (en Lei) :

1923	1924	1925	1926	1930	1935
4.750.000	12.438.537	16.700.000	19.000.000	25.000.000	30.000.000

Sur un budget total de 21 milliards, l'Etat roumain prévoit 910.703.767 lei, donc pas tout à fait un milliard, pour les trois départements réunis : Ministère du Travail, de la Santé publique et des Assistances Sociales, tandis qu'il consacre environ 500 millions de leis pour la défense nationale (exercice 1934-35).

Il faut reconnaître, dans ces conditions, que la part destinée à la santé publique sur le budget des trois départements ci-dessus mentionnés représente une goutte d'eau dans la mer, car la

tuberculose est appelée à se développer de plus en plus en Roumanie, vu la grande misère physiologique dont souffrent les paysans roumains.

La syphilis

La guerre mondiale, avec son désarroi social et moral et surtout, la promiscuité à laquelle étaient réduites les différentes armées, ont beaucoup contribué à la propagation de la syphilis en Roumanie. Cette aggravation est, du reste, un phénomène général dans toute l'Europe et l'Amérique.

En Roumanie, la lutte contre la syphilis était menée par les médecins de l'Etat et le traitement curatif était accordé gratuitement. Devant le péril des maladies vénériennes, d'une gravité exceptionnelle après la guerre, une campagne systématique était commencée par l'organisation, des dispensaires et des ambulances pour le traitement antispécifique.

On a organisé des équipes volantes dont chacune était dotée d'une automobile, pour le déplacement du personnel médical, d'un petit laboratoire pour les analyses microscopiques et du sang, et d'un riche matériel de propagande (brochures, pancartes, films, etc.). L'équipe parcourut les villages, tenant des conférences et projetant des films sanitaires. Ceci n'était encore qu'une mesure partielle, car il aurait fallu des sommes énormes pour couvrir tout le réseau du pays de ces équipes volantes. Pour la première fois en 1922 on prévoit dans le budget de l'Etat une somme spécialement prévue pour la lutte antivénérienne. La lutte antisiphilitique a continué pendant les années 1923-24. En 1926 on a fait inscrire 12 millions de lei dans le budget de l'Etat pour l'acquisition de Néo-Salvarsan (:914), 3 millions pour les drogues à base de mercure et bismuth, 1 million pour des seringues et 1 million pour des microscopes.

Outre l'Etat, la Société roumaine de la Croix Rouge a aussi ses équipes volantes pour la lutte contre la syphilis.

Le paludisme

Le paludisme est une maladie endémique des contrées marécageuses, avoisinant les fleuves et leurs affluents.

La zone d'inondation du Danube et des grandes rivières de Moldavie comprend 1.137.902 hectares. La plus vaste région d'inondation est le delta du Danube, qui a une surface de 3.200

km². La steppe est parcourue par des rivières aux lits peu profonds, favorisant la formation de lacs et marécages. Les petites rivières de Moldavie, sèches pendant l'été, forment également de petits marécages, favorables au développement des anophèles, porteurs de Hématozoaires.

C'est pendant l'été 1903 qu'a commencé une campagne de prophylaxie scientifique, exercée par une équipe formée d'un bactériologue, secondé de deux agents sanitaires. Cette équipe a procédé à l'examen du sang des habitants des régions marécageuses et à ceux qui étaient porteurs d'hématozoaires, on a administré de la quinine. La morbidité par le paludisme commence à diminuer.

La lutte contre le paludisme ces dernières années en Roumanie s'est intensifiée, non seulement par la mise en traitement de ceux qui en étaient atteints, mais aussi par la volonté résolue d'extirper le mal dans sa racine. C'est ainsi qu'a été créée la station de Gourbanesti, pour combattre le paludisme par différents moyens.

Pendant l'année 1924 un cours de spécialisation a été créé pour les médecins qui en avaient le désir sous la direction des professeurs Cantacuzino et D^r Mezinenco de Bucarest et du D^r Cinca de Jasi. Ces cours ont lieu dans les centres où le paludisme est le plus répandu.

La pélagre

La pélagre est une avitaminose due, comme en Italie, à l'alimentation exclusive de nourritures à base de pâte de maïs (Polenta, en Italie) chez la population rurale. Ajoutons que la « mamaliga » (en Roumanie) par elle-même, n'est pas cause de pélagre, lorsque dans l'alimentation entrent d'autres principes nutritifs. Autrefois, lorsque le paysan était maître de sa terre, lorsqu'il se nourrissait de lait, d'œufs, de volailles et de poisson, en un mot lorsque la pâte de maïs n'était pas sa principale nourriture, cette maladie était presque inconnue. Au cours de son évolution historique, une partie de la paysannerie ayant perdu sa terre et ayant recours à l'alimentation maïdienne exclusive, la pélagre a fait alors son apparition. Ce rapport de causalité est tellement évident qu'après la guerre mondiale, quand le paysan roumain, à la suite de la réforme agraire, a été mis en possession de la terre et que l'économie rurale est devenue florissante, la maladie a, pour ainsi dire, disparu.

Pendant les quelques années d'après-guerre, le paysan pouvait se permettre encore de consommer ses propres produits : le laitage, les œufs, les volailles, etc.

Aujourd'hui, la situation est changée. Le paysan tout en ayant l'illusion d'être devenu propriétaire terrien, ploie sous le faix de ses dettes et se voit obligé de se priver comme naguère des produits dont son organisme a besoin. Les conséquences déplorables d'un tel état de choses n'ont pas été longues à apparaître. La pélagre sévit de nouveau avec une vigueur accrue et dépasse les ravages pourtant terribles des années 1924-25, lorsque la grande disette de Bessarabie à la suite d'une très mauvaise récolte a obligé la population indigente à se nourrir de maïs.

CONCLUSION

Nous avons vu que la Roumanie, pays de 18 millions d'âmes, est habitée de populations d'origines très diverses et que le nombre des allogènes atteignait plus d'un tiers de ses habitants.

Ces allogènes, qu'on appelle plus communément « minorité nationale », habitent surtout les territoires annexés à la Roumanie après la guerre. Ils sont plus nombreux dans les villes qu'à la campagne, où l'élément dominant reste le Roumain.

En ce qui concerne ce dernier, nous avons vu qu'il était d'origine romaine, à laquelle viennent s'ajouter au cours de nombreux siècles, diverses influences slaves, turques, etc.

L'état de santé en Roumanie s'est beaucoup amélioré par rapport à l'époque d'avant-guerre. Par contre, depuis quelques années, il est en stagnation et même quelquefois en recul.

Cette aggravation atteint certaines provinces électives, comme la Bessarabie et la Transylvanie, où l'appauvrissement et la misère physiologique des masses ont été davantage ressentis.

Vu, le Doyen :

G. ROUSSY

Vu, le Président de Thèse :

L. TANON.

Vu et permis d'imprimer :

Le recteur de l'Académie de Paris

CHARLETY.

BIBLIOGRAPHIE

VIDAL L. GALLOIS. — Géographie Universelle (Edition Colin, 1931).

G. M. MURGACI SI POPA BURCA. — România si târile locuite de Români (Bucaresti 1920).

EMMANUEL DE MARTONNE. — La nouvelle Roumanie (Annales de Géographie 1921).

DIRECTION DU RECENSEMENT. — La population actuelle de la Roumanie, chiffres préliminaires du recensement général de 1934 (Bucarest 1935).

EMMANUEL DE MARTONNE. — Essai de carte ethnographique des pays roumains (Annales de Géographie 1920).

JORGA. — Histoire des Roumains de Transylvanie et de Hongrie (Bucarest 1925).

CIOCARLAU. — Miscarea populatiei în România pe anul 1929 (Bucuresti 1930).

MINISTERE DE LA SANTE PUBLIQUE DE ROUMANIE. — Album Statistic (Bucarest 1927).

P. RAMMEANTU. — Mortality in Roumania (Clujul Medical 1934).

C. RICHEL. — La natalité en France et en Europe (Bull. Acad. méd. Février 1935).